

## Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

Sous le titre général « *Rêve et Réalité* », une institutrice nous adresse tout un long texte que nous pourrions appeler « Divagation sur ma poupée », et dont voici le début :

*Ma poupée a trouvé une petite étoile dans la cour, une étoile tombée du ciel. Je lui disais : « Que vas-tu faire de cette étoile ? » Mais elle ne voulait pas la laisser partir.*

*Quand ma poupée est retournée dans la cour, toutes les autres étoiles étaient fermées dans le ciel et sa petite étoile lui a brûlé la main.*

*Et mon gros chien lui a embrassé les genoux.*

MARIE-CLAUDE, 8 a. 1 m.

En raison du peu de place dont nous disposons, nous renvoyons à la prochaine fois les confidences de Marie-Claude qui relatent les incidents survenus à sa poupée. Pour l'instant nous allons essayer d'orienter simplement le sens de nos recherches, nous réservant une interprétation plus directe du texte, ultérieurement. Notons simplement que ce long récit centré autour des agissements de la poupée, est entièrement placé sous le signe de la catastrophe : Cette poupée malchanceuse se brûle la main à l'étoile, tombe avec le chat, enfonce son nez dans le cacao brûlant, se barbouille de charbon, casse les verres...

Deux seuls événements semblent, en apparence, échapper à cet implacable destin de la mésaventure tragique. Les voici :

*A la veillée, mon grand-père est sorti voir si la lapine avait fait les petits. Ma poupée l'a suivi et elle a dit : « Ça y est ! J'ai des petits enfants » (et c'était les petits lapins qu'elle voulait comme enfants).*

*Je l'ai déshabillée. Elle plaçait ses habits dans le gros pot de feuilles vertes et elle disait : « C'est ma commode »...*

En réalité, croyons-nous, nous sommes, au contraire, ici en plein événement émotionnel. Mais vis-à-vis des petits enfants nouveaux-nés et vis-à-vis de la plante verte, peut-être n'a-t-on pas son franc parler comme on l'a dans les incidents qu'on invente par plaisir et qui vous appartiennent.

« Ça y est ! J'ai des petits enfants ! » C'est là que réside la catastrophe *non exprimée* tout comme le pot de feuilles vertes servant de « commode », laisse supposer un saccage non formulé.

Ici, diraient les psychanalystes, il y a

eu *censure* précise. L'enfant n'ose pas formuler de malédiction à l'endroit de la naissance, ni de la précieuse plante verte que l'on doit garder jalousement dans un coin du salon. Mais sans nul doute ces objets (enfants nouveaux-nés et plante verte) déclanchent chez la fillette des « charges affectives » qu'il serait fort curieux de déterminer et qui, peut-être, nous donneraient la clé de ce goût inné de la catastrophe. Car enfin, pourquoi une petite Marie-Claude de 6 ans se complait-elle ainsi à jouer les Cassandres ? Il y a là quelque chose d'anormal qui dénote une certaine perturbation, un traumatisme dans la vie mentale de l'enfant ?

Essayons un peu de voir clair là-dedans. Avec toute notre bonne volonté, notre bon sens et nos modestes possibilités, peut-être pourrions-nous sinon trouver la vérité, du moins la pressentir et l'approcher.

Nous ne nous hasarderons pas beaucoup en affirmant que dans des cas semblables, la psychologie avec sa grande entité de la *conscience*, morcelée en petites entités arbitraires et formelles, ne nous sera d'aucun secours. Quand nous saurons que nous sommes ici en plein *symbole ludique*, nous aurons mis un nom sur une réalité que nous devinons émouvante et nous serons bien peu avancés.

La psychanalyse plus étroitement liée aux phénomènes profonds de la vie biologique, pourra-t-elle nous renseigner mieux ? C'est toujours avec une certaine prudence qu'il faut se risquer, dans ce domaine, où des personnalités, même qualifiées, ont dit tant et tant de sottises. Quoi qu'il en soit et sans préjuger des résultats, approchons-nous de Freud, en nous excusant d'une schématisation un peu trop hâtive de ses théories. Chez Freud nous retiendrons deux faits essentiels :

— L'affectivité de l'enfant est sérieuse selon des stades sexuels depuis sa naissance (et même avant) et c'est en fonction de cette affectivité primaire que l'individu situe toutes les situations affectives de sa vie.

— Le rêve est toujours la réalisation d'un désir plus ou moins licite, que la *censure* refoule dans l'inconscient. Il est le symbole d'un « contenu latent » qui est le véritable drame de la conscience.

Ainsi, il se pourrait fort bien que la poupée ne soit que le symbole de Marie-Claude dont les agissements catastrophiques reviennent encore et toujours à un choc émotionnel, centré autour de la sexualité, qui a marqué fortement l'affectivité primaire de la fillette. Il suffit, pour normaliser la personnalité de émotionnel inconscient et de le situer l'enfant, de remonter jusqu'à ce choc dans la conscience.

Mais évidemment, ce n'est pas là un travail facile et à la portée de quelques vulgarisateurs du freudisme. Il nous paraît d'ailleurs que ce contenu érotique que Freud assigne de manière presque fatale aux troubles du psychisme, conditionne péjorativement l'association des idées du psychanalyste. Les freudiens s'aventurent ainsi dans des directions qui dépendent souvent plus de leur psychisme que de celui de l'enfant et le résultat en est quelquefois grotesque.

Adler nous semblerait beaucoup plus près de la réalité des événements affectifs en mettant l'accent sur *l'instinct de conservation* et la *volonté de puissance*, que l'on pourrait appeler *élan vital*, sans donner à ce terme le sens bergsonien dont il a été marqué, mais en comprenant par là que l'être doit vivre coûte que coûte en affirmant son *moi*. Quand le *moi* rencontre des obstacles, il mobilise ses forces pour les dominer. S'il triomphe, il a ce sentiment euphorique de la réussite qui est *puissance*. S'il échoue, il est alors victime d'un sentiment d'infériorité qui paralyse ses moyens et le rejette dans une impasse angoissante. Par tous les moyens, il va s'employer à *compenser* son infériorité en usant des troubles psychiques mêmes ou des aptitudes supra-normales qui, brusquement, solutionnent le problème.

C'est là, à notre avis, l'explication la plus naturelle que nous pourrions donner au cas de Marie-Claude : la catastrophe dont elle use et abuse, c'est l'événement malheureux qui la rejette inlassablement dans le sentiment d'infériorité. Elle s'essaye à inventer dans ce domaine fermé de la catastrophe dont elle ne peut sortir toutes les solutions qui pourraient lui redonner puissance, mais elle ne peut que s'enliser dans son trouble en butant contre les étoiles, les enfants nouveaux-nés ou les belles plantes vertes.

Que faire alors ?

Essayons d'aller un peu plus loin dans nos investigations en faisant appel à tout ce que la psychologie a pu nous donner de solide.

Il est une psychologie (si l'on peut dire) d'origine américaine (ce n'est pas ce qui

nous la ferait forcément recommander), qui entend arriver à la connaissance de l'homme, non par l'analyse d'entités plus ou moins fuyantes, mais par l'observation du *comportement* de l'être. La *conscience*, *l'esprit*, dit le *Behaviorisme*, sont des réalités supposées qu'on interprète par des méthodes *subjectives* forcément entachées d'erreurs. Le *Behaviorisme* entend s'appuyer sur des phénomènes physiologiques, mécaniques qui sont les réponses de l'organisme aux *stimuli* extérieurs. Il y a une liaison permanente du corporel et du psychisme, les deux conditionnent le *comportement*. Quand un geste, une sensation, une émotion, un trouble se produisent, c'est qu'il y a spasmes d'organes sous l'effet du système nerveux. Les irrégularités organiques conditionnent les réalités psychiques.

Il va sans dire qu'une telle méthode d'investigation, si matérialiste, est fort décriée par les psychologues d'Occident qui défendent « les exigences de l'intellect ». L'américanisme, règne de la machine forcenée, a mécanisé à l'excès le *Behaviorisme* dans un but d'exploitation de l'homme et de rendement capitaliste. C'est bien regrettable, car une telle méthode objective et logique vaut d'être prise en considération. Pour nous, nous en retiendrons que l'état organique de l'individu a un rôle décisif sur le mental. Si nous avions la responsabilité de Marie-Claude, nous veillerions d'abord sur sa santé. Nous ferions en sorte que son organisme soit toujours en état de détente et de relâchement et que ses instincts soient à l'aise.

Mais nous ne croyons pas cependant que, soignant l'organisme, nous rétablirions du coup l'équilibre de l'affectivité. Si le jeu normal des organes atténue les discordances du mental, il ne peut modifier l'automatisme de l'association des idées, ni la qualité des inventions d'une imagination déréglée. La pédagogie a ici son mot à dire. Et nous revenons vers elle, en lui demandant d'être si possible le guide simple et pratique qui puisse mettre entre nos mains un outil efficace qui nous aidera à faire de toutes les petites Marie-Claude des enfants qui marcheront vers ce sentiment de puissance qui ne trahit aucune destinée.

Pour finir, c'est à Freinet que nous aurons recours. Nous croyons pouvoir dire (sans complaisance inconsciente pensons-nous) que son livre « Essai d'une psychologie sensible » (qui va paraître) esquisse une explication simple et plausible de l'âme de l'enfant, en vue d'aboutir à une conduite pratique vers l'efficacité. Selon sa méthode de démonstra-

tion habituelle qui substitue l'image sensible au syllogisme abstrait, Freinet compare l'âme de l'enfant au torrent qui dévale la pente propice et s'en va vers sa destinée. Au lieu d'une psychologie statique, morcelée, la vie de l'enfant devient mouvement, marche vers la puissance, qui le conduit à l'acte créateur.

Le torrent librement dévale la pente idéale qui donne à son flot euphorie et élan. Mais sur sa route inévitablement il rencontre obstacles et barrages. Contre la digue robuste qui menace de l'arrêter, le torrent mobilise le gros du flot. Les eaux tourbillonnent sur elles-mêmes, font des remous ou momentanément des lames. C'est dans ce remous et ces lames que se joue la partie. Derrière le barrage invincible, le flot accroit sa force dans un mouvement accéléré, il est dans la nature de l'eau de couler. La première fissure venue appellera sa mobilité. Le flot peu à peu s'en ira vers cette voie de hasard qui peut disperser sa force, la briser, l'éparpiller et même l'engloutir dans le gouffre souterrain.

Mais cette voie de hasard peut être aussi voie bénéfique, pente idéale, dont la direction n'aura pas l'orientation première certes, mais dont le flot peut se regrouper, reconstituer ses vagues de fond et peut-être s'en aller avec plus d'élan vers la vallée. La voie détournée, peut devenir la Voie Royale.

Toute la sagesse d'une pédagogie bien comprise vise à faire de la voie d'accident, la voie d'efficience qui redonnera sentiment de puissance et d'euphorie.

Nous avons à sauver toutes les forces instinctives qui s'agitent dans les torrents qui sont les âmes de nos petites Marie-Claude, nous avons à découvrir les moyens les plus pratiques pour substituer à la voie de l'accident, à la voie de garage aussi, la voie royale. Les « divagations sur la poupée » serviront de thème à nos méditations en vue d'une solution vers cette efficience que nous rêvons.

(à suivre.)

E. FREINET.

---

## FILMS FIXES

Envoi de 100 fr. à Office Documentation par le Film. 4, rue de Naples, Paris-8<sup>e</sup>.

Reçu sept films intéressants : *Cuisine à travers les âges, Cuir, Vêtement, Montre, Marche, Mouche, Blé.*

Remerciements pour cette adresse fournie par *L'Éducateur*. — R. LEFÈVRE (Meuse).

---

*Deuxième série de B.T. : 180 fr.*